



Petit Courrier de Dames.

Rue Meslée N^o 25.

Pardessus à double pèlerine, bordé et orné de tresses de soie. Gilet Habit de l'invention de M. Barde aîné maison du péron Palais royal. Col forme de Buse



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N^o 25

Robe de Cachemire garnie d'un bouffant et de rouleaux de satin. Coiffure ornée de
coques et d'étoiles de diamans. De l'invention de M^r. Narcisse rue des fossés Montmartre N^o 10.

N^o XXV

CO

N

des D

~~~~~

Ce J  
dont un  
Prix

50 c.  
. 1 fr.

AU BU  
Chez L  
St.-L  
MARTIN

Chez M

Chez G

Chez M  
Les l

~~~~~

« J'
» réuni
» ma r
» que
» prod
» suis c

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25,
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

« J'y renonce, murmura le vieux major d'H....., en
» réunissant pour la dernière fois les tisons de son feu; dût
» ma retraite être accordée au maximum, j'y renonce, plutôt
» que de l'avoir au prix des dépenses et des démarches que
» prodigue journellement ma femme. Du matin au soir je
» suis excédé, soit par les comptes des modes nécessaires pour



» se présenter dans tel ou tel bureau, soit par l'allée et venue
 » des jeunes mirliflors qui viennent offrir à madame leurs
 » bras et leur appui. . . . » L'arrivée de Léonie arrêta ce
 » triste monologue. . . . « Mon ami, dit-elle, en prenant la
 » main du major, je viens d'obtenir...—Ma retraite enfin !—
 » Non pas exactement, mais je viens d'obtenir... — Mon
 » arriéré ? — Non pas encore, mais tout ce qui peut assurer
 » le succès de ma demande : on m'a promis de me présenter
 » ce soir chez le duc *** , et, tels embrouillés que puissent
 » paraître vos droits, on m'assure qu'il est disposé de les
 » faire reconnaître au ministre, et demain tout sera conclu...
 » La réunion qui doit avoir lieu ce soir chez le duc sera des
 » plus brillantes ; j'ai fait disposer une toilette charmante ;
 » une robe en cachemire noir ; vous savez, mon ami, que
 » le noir me sied à ravir : cette robe aura une garniture d'un
 » genre tout nouveau ; des rouleaux de satin forment sur le
 » devant un double tablier, le bouillon qui termine le jupon
 » est fixé par des rouleaux de satin ! Ajoutez à cela que
 » M. Narcisse doit me composer une coiffure à la *Diane*,
 » qui sera d'un effet délicieux ; et qui suffirait seule pour
 » emporter une place d'assaut ; il ne me manque plus qu'un
 » collier pour compléter ma parure, et je venais vous prier,
 » mon ami. . . . — Trêve de plaisanteries, madame, répon-
 » dit sèchement le major, qui croyait déjà entrevoir la quit-
 » tance du bijoutier ; je ne me trompe point sur le zèle que
 » vous mettez à légitimer vos folles dépenses, et je renonce
 » à une retraite qui me coûterait, pour l'obtenir, plus de dix
 » années de son produit. »

La pauvre Léonie s'aperçut bien que son mari n'était pas
 d'humeur à l'écouter davantage ; elle se retira, bien décidée
 à tout entreprendre pour terminer les affaires au ministère,
 et bien résolue surtout à montrer sa jolie toilette à la soirée
 du duc... Mais il fallut éviter de rencontrer le major ; il
 fallut donc sortir par une porte dérobée, s'exposer aux appa-
 rences défavorables d'une conduite mystérieuse ; et tout cela,
 pour satisfaire une fantaisie de femme ; retarder une bourrasque
 de mari ! Heureusement le succès vint tout réparer, les ser-
 vices du major étaient si bien prouvés ! les grâces de Léonie
 si persuasives !

On voit beaucoup de robes en velours plein et en velours épinglé, pour toilette de soirée; le devant du corsage est souvent orné de bandes de satin garnies de petites blondes; cette même disposition de garniture se répète quelquefois sur le devant du jupon, en observant que les bandes vont en s'élargissant vers le bas.

Sur les robes en gros de Naples noir, qui sont toujours les mieux portées, on place cinq ou six rangs de biais alternés en crêpe et satin; ces biais, au nombre de six, sont placés deux par deux à une main de distance, et sont tellement rapprochés l'un de l'autre, que celui du haut couvre le tiers de celui qui est en-dessous.

Un jupon en gros de Naples noir, garnie d'une grosse chicorée, très-touffue, un par-dessus en gros de Naples, forme redingote, et dont le devant, resté ouvert, est garni, ainsi que tout le tour de la robe, d'une chicorée de moindre dimension; voilà une des jolies toilettes négligées que nous pouvons citer. Bien entendu que le par-dessus est plus court que le jupon, de manière à ce que les chicorées qui les garnissent, paraissent offrir deux rangs de garnitures.

Nous donnerons très-incessamment un manteau; en attendant, nous pouvons assurer que les plus distingués se font en satin noir, le collet pélerine, en velours plein, découpé à cinq pointes, et très-peu échancrées.

Nous sommes dans l'impossibilité d'annoncer rien de nouveau dans la mise des hommes qui n'ont pas encore quitté le costume de deuil. Cependant nous nous empressons d'insérer l'annonce de M. Barde, qui donne la description du costume que nous offrons aujourd'hui.

Les amateurs d'une mise soignée trouvent que rien n'est plus élégant, ne pare davantage que l'habit porté sous la redingote, surtout lorsque les couleurs tranchent; mais la redingote ne pouvant servir à deux fins, devient trop large par l'absence de l'habit. Cet inconvénient a donné à M. Barde

ainé (1) l'idée de créer un nouveau vêtement, qui participe du gilet et de l'habit, et qu'on pourra porter sous la redingote la plus ajustée.

Le gilet-habit réunit l'agréable à l'utile : le collet et les revers, dépouillés de garnitures épaisses, présentent une forme élégante, gracieuse; les basques courtes, dont la partie cachée est de soie, se perdent insensiblement sous la redingote. Les emmanchures peuvent recevoir, suivant les saisons, des manches de levantine ou de tricot de soie.

Le gilet-habit, par sa destination, deviendra une partie essentielle de la toilette d'automne, d'hiver et des premiers jours du printemps. Ce joli costume, on n'en saurait douter, sera la parure du seul bon ton.

BEAUX-ARTS.

Coupoie de Sainte-Geneviève, par M. GROS.

M. Gros n'a exposé au salon de cette année qu'un seul portrait, dont nous avons parlé dans une des promenades du Petit-Courrier au Musée. Choisi pour exécuter les peintures de la coupoie de Sainte-Geneviève, cet artiste a consacré tout son tems à ce travail, qu'il vient de terminer depuis peu : voici le sujet de cet immense tableau.

Sainte Geneviève, ayant à ses pieds un agneau et une houlette, prend sous sa protection, toute divine, les trois dynasties qui ont régné sur la France.

A la droite de la sainte, *Clovis*, conduit par *Clotilde*, s'incline devant l'eau lustrale; sous lui sont des armes et des aigles romaines. *Charlemagne*, portant d'une main la boule impériale, et de l'autre les *capitulaires* et l'institution de l'université, vient après Clovis; les Saxons se rangent sous ses bannières, tandis qu'il foule d'un pied dédaigneux, les armes des peuples qu'il a vaincus. Son épouse est à ses côtés : au-dessus de lui des anges proclament le nom de *France*, qu'on lit sur une banderolle blanche.

(1) Maison du Perron, N° 5, Palais-Royal.

Saint Louis et la Reine Marguerite suivent Charlemagne : ils montrent à sainte Geneviève les dépouilles des Infidèles ; les établissemens fondés par le pieux monarque , et les bannières de la croix que des anges soutiennent dans les airs.

A la gauche de la sainte, *Louis XVIII*, appuyé sur *Madame la dauphine*, et ayant à ses côtés *S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux*, s'élève au-dessus des trophées de *Madrid*, de *Cadix* et du *Trocadéro*. Des anges couvrent d'un voile noir les orages révolutionnaires, d'où le Génie de la France s'échappe et s'élance vers la *charte*, présentée par son royal fondateur. Entre ce monarque et saint Louis, et dans la région la plus élevée, le peintre a placé *Louis XVI*, la reine *Marie-Antoinette*, *Louis XVII* et madame *Elisabeth*; des anges qui les entourent leur présentent la palme du martyre.

Depuis long-tems la réputation de M. Gros, comme peintre, était faite; mais nous ne craignons pas de dire qu'il vient encore d'y ajouter, par cet immense tableau. Fait pour être vu à une distance de trois cents pieds, ce tableau offrait trois conditions essentielles à remplir : la composition, le dessin et la couleur ; sous ces trois rapports, il ne laisse rien à désirer ; la qualité du ton et le brillant des chairs, dans le clair de même que dans l'ombre, l'ajustement, le style de chaque figure, tout mérite des louanges. Les têtes célestes sont grandes, nobles et belles ; enfin elles ont quelque chose de leur origine : celles terrestres, si nous pouvons nous exprimer ainsi, ont la physionomie de leurs siècles ; la sainte, les anges que l'on voit dans le groupe de *S. M. Louis XVIII* ; la figure de *Madame la dauphine*, celle de *Charlemagne*, et du Génie de la France nous semblent surtout dignes d'admiration par les formes, la pensée et la couleur.

— DIORAMA : *Intérieur de la Chapelle de Roslyn*, par M. Daguerre.

Dans un article intitulé *Beaux-Arts*, un mot sur le Diorama est nécessairement à sa place, et le tableau de M. Daguerre est tel qu'on pourrait en faire plus d'une fois l'éloge sans craindre d'en dire trop ; mais cependant nous n'allons parler que de l'édifice qui en est le sujet.

En rendant compte du Diorama, (voyez notre numéro du

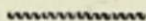
15 octobre) nous avons cité, parmi les colonnes de la Chapelle de Roslyn, celle à laquelle une vieille tradition a attaché le nom de *Pilier de l'apprenti*; mais, craignant de trop prolonger notre article, nous avons gardé le silence sur quatre figures placées dans les angles de cette chapelle, et que la croyance populaire regarde comme celles des personnages qui ont joué un rôle dans l'histoire du susdit apprenti. La première, est une tête de vieillard, barbue, sur laquelle on croit remarquer l'empreinte du chagrin; elle passe pour celle du maçon qui aurait assassiné son élève. Du même côté est un jeune homme dont le visage exprime la douleur, et l'on dirait qu'une blessure a laissé une empreinte au-dessus du sourcil droit: c'est l'apprenti placé en face de son assassin. Dans un autre angle, on voit une tête de femme; qui est-elle? rien de plus facile à expliquer, surtout d'après son air mélancolique: c'est celle de la mère de l'apprenti. La mélancolie n'est-elle pas le dernier trait, le trait ineffaçable d'une grande douleur? Eh! qui peut être plus profondément affligé qu'une mère qui serait privée de son enfant! Un chagrin éternel s'est glissé dans le fond de son cœur, et semblable en quelque sorte au verre de l'optique, sa figure réfléchit ce chagrin, et nous en reproduit l'image. Enfin, une tête d'ange est dans l'angle opposé à celui où se trouve cette mère infortunée: cet ange vient lui annoncer, ajoute-t-on, que son fils est au nombre des bienheureux.

« Le merveilleux frappe l'imagination, et quand elle est une fois gagnée, on ne se sert plus de son jugement. » C'est ce que dit avec raison Lesage dans son *Gilblas*, et c'est ce que nous pouvons appliquer à la fable de l'apprenti. Surpasser tout à coup son maître dans ses travaux! Voilà du surnaturel, du merveilleux; l'imagination en est frappée, et elle voit dans les trois premières figures dont nous venons de parler, celles des personnages d'un drame horrible dont la mort de l'apprenti a été le dénouement; l'ange est le personnage de l'apothéose. Mais qu'un homme d'un esprit moins faible, ignorant, ou sachant même la croyance du pays, entrant dans la chapelle de Roslyn, examine les figures en question, en n'oubliant pas qu'il est dans un temple consacré au culte catholique, et il verra de suite dans la tête du soi-disant apprenti celle d'un Christ; dans celle de la mère, celle

d'une vierge *dolorosa* ; au saint Pierre ou un saint Joseph dans le maître maçon ; et enfin l'ange sera à ses yeux le messager de l'esprit saint, prédisant à Marie sa destinée toute divine. Se rappelant avoir lû qu'un prince (Saint-Clair-des-Iles probablement) posa la première pierre du *Pilier de l'apprenti* ; réfléchissant qu'alors ce pilier devait porter le nom de Pilier du prince ; que, par la corruption si promptement établie dans les langues, le mot écossais, qui désigne la qualité de prince a pu se rapprocher de celui qui désigne l'état de l'apprenti ; cet homme verra s'écrouler aussitôt l'échafaudage d'une tradition consolidée par plusieurs siècles, devant une force irrésistible, le raisonnement.

Déjà les imaginations romantiques voyaient sans doute errer sous les voûtes silencieuses de Roslyn les ombres du maçon, de l'apprenti, etc., entendaient les cris de fureur de l'assassin, les gémissens de sa victime, même jusqu'à la douleur muette de la mère infortunée.... Et nous avons détruit de si douces illusions ! Nous leur en demandons bien pardon. Mais, ne voulant pas contribuer à accréditer une erreur, nous nous sommes empressés de la signaler, sans prétendre influencer en rien la foi que voudraient avoir à l'histoire de l'apprenti telles ou telles personnes, si c'était leur bon plaisir.

C. de M.



PETITE REVUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE MADAME, DUCHESSE DE BERRY. — *Coraly*, vaudeville de MM. Scribe et Mélesville.

Certaines personnes, qui ne voient toujours dans une nouveauté qu'une traduction ou une imitation (je ne parle pas encore de ceux qui ne rêvent que ressemblances) prétendent que *Coraly* est une imitation des *Méprises de nuit*, ouvrage anglais. Mais *Coraly* fût elle, même une copie, qu'avec la grace et l'esprit que lui ont donnés MM. Scribe et Mélesville, elle n'a pas besoin de lettres de naturalisation : elle est devenue française.

Je me proposais de donner une analyse détaillée de ce charmant ouvrage ; mais l'espace ne me le permet pas cette fois. Je me bornerai donc à apprendre seulement à nos lectrices que *Coraly*, une des plus jolies nymphes de l'opéra, est sur le point de partir en Angleterre pour épouser un jeune homme, nommé Édouard, qui a tout disposé

pour ce départ, lorsque madame de Selmar, jeune veuve, et sœur d'Édouard, parvient à rompre ce mariage. Madame de Selmar est aidée dans son entreprise par M. Roland, espèce de roué, mais honnête homme (l'un n'empêche pas l'autre), et amoureux de cette dame. Les auteurs ont su rattacher à leur intrigue un milord Anglais, amoureux fou de *Coralie*, à qui il a offert sa fortune, et éconduit par elle pour Édouard, qui joint à la sienne le don de sa main. Ce personnage est joué avec une grande vérité par Fierville. Gontier s'est montré excellent comédien, comme toujours, dans le rôle de Roland; Mme Théodore a fait aussi preuve d'un vrai talent dans celui de Mme de Selmer, et Clozel a été fort original dans un M. Tonton, premier danseur. Bernard-Léon jeune, en concierge, n'avait que quelques lignes à dire, et en les disant, il sait se faire applaudir; enfin Béranger, chargé du rôle difficile d'Édouard, n'y est pas déplacé; ce tout jeune homme fait de jour en jour des progrès sensibles; avec les premiers sujets de son théâtre, il est certainement à bonne école.

THÉÂTRE DU CIRQUE OLYMPIQUE. — *La Prise de Tariffa*, mimodrame militaire. On sait qu'il n'y a que le théâtre de MM. Franconi pour représenter les actions militaires; l'exécution de l'ouvrage dont nous parlons en est une preuve: il a complètement réussi. Des situations dramatiques, des mots heureux et de l'ensemble ont été les éléments de son succès, et en rendent la représentation très-satisfaisante.

C. DE M.

ANNONCE.

M. CHEVALIER, de Rouen, inventeur du *liquide régénératif pour teindre les cheveux en toutes couleurs*, et qui a été breveté du Roi en avril 1822, vient de perfectionner cette découverte; au moyen d'un nouveau procédé, on peut teindre les cheveux gris et blancs en blonds de différentes nuances, et les remettre ainsi dans leur état primitif. Ces teintures restent trois mois sur les cheveux sans être altérées par l'air, et ne laissent aucune odeur ni tache sur la peau et sur le linge, ces liquides s'appliquent également à la barbe, aux favoris et aux moustaches.

Les dépôts de ces teintures se trouvent à Paris chez M. Leblanc, coiffeur, boulevard Montmartre, N° 2; chez M. Leridan, coiffeur, rue du Bac, N° 66, et à Rouen chez l'inventeur, M. Chevalier, rue Grand-Pont.

A ce Numéro est jointe la Planche 262.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.